Deuxième année — N° 2 — Dimanche 12 février 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires ;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.) — VÉRITÉ

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50.
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c. ; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

AVIS

Nous prions nos abonnés qui ne l'ont pas déjà fait, de nous adresser en un mandat de poste le montant de leur réabonnement.

Les anciens abonnés, qui auraient l'intention de ne pas continuer à recevoir le journal, sont priés de vouloir bien nous retourner l'un des trois premiers numéros, avec le mot *refusé* sur le dos de la bande ; le non-accomplissement de cette formalité peu gênante nous autoriserait à compter sur la continuation de l'abonnement.

L'administration ne fait pas traite sur ses abonnés.

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

Lorsque nous avons longuement traité de la question de l'infaillibilité de l'Église (1) et démontré la vanité de cette prétention humaine, nous n'avons eu pour but que de prouver que si elle s'est trompée dans certaines circonstances, l'Église se trompe encore dans son jugement sur le Spiritisme ; et elle se trompe d'une manière d'autant plus grave que son erreur n'est pas causée par l'ignorance, mais par la crainte de voir porter atteinte à ses intérêts matériels, sérieusement compromis.

En effet, une fois de plus, nous allons mettre l'Église en contradiction avec elle-même, en démontrant qu'elle a enseigné et enseigne encore, sans doute, le Spiritisme dans les séminaires où se recrutent ses ministres, et que cet enseignement est basé, du reste, sur l'opinion des Pères de l'Église les plus accrédités comme théologiens, et revêtus de la canonisation.

(1) Voir les nos 48 et précédents de l'année dernière.

Sous ce titre : *Des voies dont Dieu se sert pour dispenser la lumière de force, et pour donner à tous les hommes les moyens de se réhabiliter*, nous lisons dans un cours de théologie d'une époque récente (1), les passages suivants que nous allons examiner :

« Cette dispensation s'accomplit d'abord par deux voies, l'une générale et visible, l'autre particulière et invisible, qui supplée à la première et la complète. »

L'auteur ajoute en note : « Nous savons qu'il existe deux ordres de la divine providence, l'un général, l'autre particulier ; l'un public, l'autre secret. » Saint-Augustin, d'après l'auteur, est aussi de cet avis et reconnaît que cette faveur peut se produire par prophétie.

« Cette dispensation se fait ensuite par une autre voie à la fois générale et particulière, mais ordinairement invisible ; c'est le ministère des anges. Après avoir parlé de ces voies diverses, nous examinerons comment elles suffisent à donner à tous les hommes les moyens de se réhabiliter. »

Il va sans dire que l'auteur entend ici par *ange* ce que nous appelons *esprit* ; c'est dans le même sens que saint Paul dit : « Il fait des esprits ses anges et des flammes de feu ses ministres (Hébr., c. I). »

(1) *Esquisse d'une Théologie* à l'usage du grand Séminaire de Saint-Flour, imprimée par ordre de Monseigneur l'évêque. — Paris, V.-A. Waillie, lib.-éd., rue Cassette, 6 ; 1844 ; — t. II, ch. 3.

« La manifestation de l'ordre surnaturel est d'abord faite à la généralité des hommes ; elle consiste dans une révélation intérieure et immédiate dont la divinité est garantie par certains caractères également adaptés à la nature de l'homme et à la portée du commun des esprits. Le deuxième mode par lequel Dieu manifeste la vérité est particulier et immédiat. Il comprend les lumières célestes et intérieures que reçoivent les individus. Ces lumières ont pour but, soit de réaliser les desseins particuliers que Dieu a sur les âmes, soit de faire pénétrer dans l'âme, l'esprit et le sens de l'enseignement extérieur, soit enfin de suppléer à la parole extérieure en faveur de ceux qui ne peuvent l'entendre. »

Quoi de plus conforme avec l'enseignement du Spiritisme que ce qui précède ? Mais l'auteur ajoute cette prudente observation :

« Il convient de faire observer ici que l'on ne doit s'attacher aux illuminations particulières qu'autant qu'elles sont conformes à la foi de l'Église ; c'est de ce point de vue qu'il faut les apprécier ; sans cela, on deviendrait facilement le jouet d'illusions sataniques ou d'une imagination malade. »

Ainsi, pas de doute sur la manifestation des bons esprits ; Dieu, par leur intermédiaire, éclaire les hommes dans leurs voies, mais ceux-ci ne doivent s'attacher à ces communications *qu'autant qu'elles sont conformes à la foi de l'Église*. Cette réserve

---

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

IV *(suite)*.

Les Prusso-Russes avaient réoccupé Möckern. Le vice-roi prit ses dispositions ; il plaça son corps d'armée entre Gommern et le village de Nedlitz, sur le plateau de ce nom ; son front était couvert par la rivière de l'Ehle et défendu par des postes sur son bord. Tous les autres points étaient gardés par des troupes plus ou moins fortes, selon l'importance du lieu où elles étaient. Une reconnaissance, qu'il poussa en avant, refoula les premiers ennemis sur leur position de Leitzkaw et de Burg ; l'alarme se répandit dans leurs rangs, et Dresde même se crut menacée.

Le 5 avril, les Prusso-Russes s'avancèrent de Möckern et de Leitzkaw sur Eugène. L'action se soutint jusqu'au soir, sans avantage marqué. Vers ce moment, les postes français de Danigkow, sur la gauche, et de Zehdenik, sur la droite, furent forcés ; mais l'ennemi ne poussa pas ses succès plus loin.

Satisfait de s'être ainsi soutenu dans sa position et ne voulant pas être entraîné à une bataille, dont l'issue était tout au moins douteuse, le vice-roi revint avec ses troupes à Magdebourg. Le lendemain, le général Wittgenstein vint prendre la position qu'Eugène avait abandonné pendant la nuit.

Le vice-roi, qui voulait se maintenir sur l'Elbe jusqu'à ce que la grande armée s'avançât dans la Saal, fit habilement manœuvrer ses troupes de manière à amuser les ennemis en leur donnant sans cesse l'alerte, sans néanmoins s'avancer jusqu'à se compromettre.

Les villes de Czentoszau, de Thorn et de Spandau, après s'être courageusement défendues, durent capituler : la première, le 25 mars ; la seconde, le 17 avril, et la troisième, le 24 de ce même mois. Mais la ville de Wittenberg avait repoussé l'attaque du général Wittgenstein.

Sébastiani, qu'Eugène avait mis sur son aile gauche, vint à Brunswick. Il envoya de là le général Maurin sur Celle. Lorsque celui-ci eut quitté ce dernier endroit, Dörnberg le fit occuper par des Cosaques ; Maurin, étant revenu sur ses pas, les en chassa.

De son côté, Sébastiani en repoussa d'autres de Gross Oesingen et de Sperakensehl ; il vint ensuite occuper Lünebourg. Pendant ce temps, les Français de l'avant-garde du corps Vandamme s'emparaient du fort de Harbourg.

Cependant le prince Eugène se mit en marche vers la Saal, ayant reçu avis que la grande armée s'y avançait aussi. Il se trouvait gêné dans ses mouvements par l'ignorance dans laquelle il était de ceux de Napoléon, et ne pouvait agir avec toute la précision désirable, ne connaissant ni l'époque, ni même le lieu de sa jonction avec la grande armée. Deux ponts

est la conséquence nécessaire du principe mal fondé de l'infaillibilité de l'Église, qui se déclare en possession de la vérité absolue.

Après un paragraphe consacré à la dispensation de la grâce de force, attachée au rite extérieur appelé sacrement, et dont nous n'avons pas à nous occuper ici, l'auteur traite la seconde partie de son programme, relative au ministère des anges.

« D'après l'antique philosophie platonicienne, dit-il, un esprit créé a besoin d'une forme corporelle pour exister et pour agir. Bien des Pères, quelques théologiens anciens et des philosophes modernes, tels que Leibnitz, Cudworth, Charles Bonnet, ont adopté cette conception au moins comme probable. Cependant, depuis que le quatrième concile de Latran, en 1215, a énoncé formellement, dans une profession de foi, l'incorporalité des anges, les incertitudes ont cessé, et le sentiment opposé mériterait censure (1).

« Le mot *ange* signifie *envoyé. C'est une dénomination d'office et non de nature; tous les esprits célestes sont désignés sous ce nom.* On les divise en trois hiérarchies partagées en trois ordres ou chœurs. Saint Thomas fonde la triplicité de hiérarchie sur trois modes distincts de comprendre la création. On peut voir les causes, les propriétés et le but des choses créées, soit comme procédant de l'unité divine, source et raison des possibles, soit dans les principes généraux où les réalités finies se résument, soit enfin particularisés dans ces réalités elles-mêmes. Chacun de ces modes d'intelligence est propre à une hiérarchie. Le saint docteur déduit ces trois ordres des degrés relatifs d'intelligence et d'action qui existent entre les membres de chaque hiérarchie. Ces degrés sont naturellement au nombre de trois : le premier, l'inférieur et le moyen (2). Le nombre des anges est très grand ; on croit qu'il dépasse de beaucoup celui des autres créatures (3). Les uns assistent au trône de Dieu, *les autres sont employés, selon leur dignité à divers ministères auprès des hommes*; ils apparurent à plusieurs personnages de l'ancien Testament sous une forme humaine; c'était, dit saint Thomas, après Tertullien (4), une figure et comme un essai de l'Incarnation. »

Les différentes hiérarchies d'Esprits reconnues par Saint-Thomas d'Aquin sont d'accord, quant au fond, avec l'échelle Spirite établie dans le livre de M. Allan Kardec, sauf une plus grande division. Nous remarquerons surtout cette déclaration formelle, qu'une certaine hiérarchie des Anges, ou Esprits, sont employés d'après le Docteur Angélique, à divers ministères auprès des hommes. Or, les Anges étant des *envoyés*, pourquoi Dieu n'enverrait-il pas auprès de nous, pour nous prouver d'une manière efficace et irréfragable l'immortalité de l'âme, dont la plupart de nous doutions encore avant d'être spirites, les Esprits de ceux que nous avons aimés ou connus ?

« L'Eglise enseigne, continue l'auteur, que les Anges, après leur création, ont été soumis à une épreuve et que les uns se sont conservés bons, tandis que les autres sont devenus mauvais par l'abus de leur liberté. *Tous ont des rapports avec nous*. Au physique et au moral, le bien et le mal nous viennent souvent par eux. Les Anges mauvais nous portent au mal, et Dieu se sert quelquefois de leur ministère pour nous envoyer des calamités publiques. Ils agissent particulièrement sur notre corps, soit en remuant les nerfs, les humeurs ou les membres (1), soit en agitant l'air qui l'environne, et, par ce moyen, ils suggèrent des tentations. L'action du *Démon* (2), lorsqu'elle se fait au dedans de l'homme, s'appelle *possession*; si elle est extérieure, on la nomme *obsession*. Le nouveau Testament fournit plusieurs exemples de possessions manifestes; leur nombre a diminué à mesure que le règne de Jésus-Christ s'est étendu sur la terre. Nous naissons les esclaves des mauvais Anges ; mais la grâce nous rend la liberté, et la sagesse divine modère leur puissance et en assujétit l'exercice à ses desseins. *Les Anges bons, au contraire, remplissent auprès de nous les vues miséricordieuses de la Providence. Ils nous communiquent les dons de Dieu, nous défendent et nous protégent* (3); ils président à la conservation du monde physique, à la production de tous ses mouvements et des phénomènes qui en résultent; et ceci, dit Saint-Thomas (1 Q., 110), est admis non-seulement par tous les saints docteurs, mais encore par tous les philosophes qui considèrent l'âme comme de nature incorporelle. Chacun de nous a un Ange préposé à ses intérêts personnels, et, très probablement, il en est de même des empires, des villes et des communautés (4). »

Qu'au mot Ange on substitue celui d'Esprit, ne retrouve-t-on pas, dans l'enseignement qui précède, les bases sur lesquelles reposent toutes les instructions spirites?

N'est-il pas au moins surprenant, qu'en 1844 un cours écrit de théologie, professe par ordre d'un évêque que tous les Esprits sont en rapport avec nous ; que les bons remplissent auprès de nous les vues miséricordieuses de la Providence, tandis qu'en 1864, dans les églises et les facultés de théologie, afin d'échapper aux étreintes du Spiritisme, prédicateurs et professeurs osent venir affirmer que *les mauvais esprits seuls* se communiquent aux hommes à l'exclusion impitoyable des bons.

Enfin, le précieux document se termine ainsi :

« Ces croyances appartiennent, pour le fonds, au symbole de tous les peuples. Elles nous expliquent le polythéïsme, le sabéïsme, les théophanies, la foi aux deux principes et leur culte, les oracles de la gentilité, les crimes des dieux mythologiques, l'usage universel de mettre les divinités partout, enfin les ablutions et les exorcismes si usités dans toutes les religions païennes. »

Ne serait-il pas exact d'ajouter : « et dans la religion catholique, » car les ablutions et les exorcismes y ont été conservés, si nous ne nous trompons?

Ne perdons pas le souvenir de l'enseignement théologique que nous venons d'analyser.

A. Lefraise.

(A continuer.)

(1) Voir Pétau, *De Ang.*, lib. 1, c. 2, t. 3. — Suarez, *De Ang.*, lib. 1, c. 6. — Muzzarelli, *Opusc. des purs esprits.*

(2) Saint Thomas, 1 *Q.*, art. 1, 2, 3, 4, 5 et 6

(3) St-Thomas, 1 Q., 118, art. 4., *concl.*—*Nota.* St-Thomas se trouve ici en désaccord avec la décision de l'Eglise, laquelle, en condamnant l'évêque Adalbert, parce qu'il prétendait être en rapport avec dix Anges, déclara qu'il n'y en avait que trois : Michel, Gabriel et Raphaël. A. L.

(4) Saint-Thomas, 1 Q., 52, art. 2.

(1) Saint-Thomas, 1 Q., 111, art. 4, *concl.*

(2) Il est évident qu'ici l'auteur n'entend pas dire autre chose qu'un mauvais Esprit, ou Esprit de la classe des mauvais, et non établir une personnification. A. L.

(3) Saint-Thomas, 1 Q., 101, art. 1, *ade concl.*

(4) Le monde sensible, dit quelque part Bossuet, fut assujéti à sa manière au monde spirituel et intellectuel, et Dieu fit un pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des Anges, en tant que la volonté des Anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut ou la contient dans une certaine étendue à la volonté des Anges.

UNE CONFÉRENCE A LA SORBONNE

Peu à peu le Spiritisme fait sa trouée dans le monde. Après avoir subi vaillamment les assauts répétés de la chaire dite apostolique et de la théologie dogmatique, il rencontre de nouveaux adversaires dans les rangs de certains philosophes qui sacrifient tout leur encens à la raison humaine et rien à la foi.

C'est ainsi que M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, a consacré à la critique du Spiritisme toute une conférence à la Sorbonne, dans la soirée du lundi 23 janvier dernier.

Nous extrayons de la *Presse* du 25 du même mois, le compte-rendu de cette séance :

« Toujours même affluence aux lundis de la Sorbonne. Dans la soirée d'hier, malgré le mauvais temps, le grand amphithéâtre était plein. Il est vrai que les femmes et les têtes grises ou chauves domi-

---

étaient jetés sur la Saal : l'un à Wettin et l'autre à Halle; il importait de s'en rendre maître ou de les détruire, afin de pouvoir passer, en toute sécurité, la rivière à Mersebourg. Le pont de Wettin, attaqué le premier, fut incendié par les ennemis; celui de Halle fut aussi détruit par eux ; mais ils le défendirent avec plus de vigueur, et en se retirant dans la ville, ils ne cessèrent de décharger leurs canons sur les Français. La ville de Mersebourg, sur le pont de laquelle devait s'effectuer le passage de la Saal, avait une garnison de 2,000 hommes; néanmoins elle fut facilement emportée.

La grande armée française, qui avait poussé en avant de son côté, étant arrivée à Wessenfels, le prince Eugène poussa ses avant postes sur les siens et se réunit ainsi à elle. L'Empereur marchait sur Leipzig; il ordonna au vice-roi de s'y porter de Mersebourg.

Celui-ci rencontra un détachement d'ennemis, qu'il rejeta de sa route sans s'arrêter. Ayant entendu des coups de canons lointains, il divisa son corps en deux colonnes et poussa l'une, sous le général Lauriston, sur Leipzig, tandis qu'il prenait, avec l'autre, le chemin de Lützen, d'où venait le bruit. Lorsqu'il arriva, le combat avait cessé, et il rencontra Napoléon au pied du monument de Gustave-Adolphe.

L'empereur l'envoya à Lindenau, pour soutenir le général Lauriston, commandant la colonne dirigée sur Leipzig. Eugène ne tarda pas à être rappelé, l'armée ennemie s'étant présentée inopinément devant Napoléon, qui allait se remettre en marche. Le prince laissa Lauriston avec l'un de ses corps devant Leipzig; ce général entra dans la ville, dans l'après-midi du même jour.

Le vice-roi revint rapidement sur ses pas, à la tête du 11me corps. La bataille, qui se livrait dans la plaine de Lützen, approchait de son dénouement : Eugène contribua à le rendre favorable aux Français, en tombant sur l'aile droite de l'ennemi, qu'il mit en déroute, tandis qu'il menaçait ses communications par derrière. Napoléon, ainsi secondé, refoula l'armée alliée dans sa première position, qu'elle abandonna le lendemain, contre l'attente de l'empereur, qui pensait être attaqué. Après la victoire de Lützen, le prince Eugène s'incorpora à la grande armée, dont il commanda l'avant-garde.

Jusqu'à la rivière de la Mulda, les Français s'avancèrent sur les traces des Prusso-Russes, occupant, sans combat, chaque position qu'ils quittaient. La ville de Colditz, sur la Mulda, fut le premier obstacle qui les arrêta. Son pont ayant été coupé, le prince plaça des troupes sur le bord de la rivière, afin qu'elles occupassent l'ennemi pendant qu'on le réparerait. Il passa l'eau à gué, à une courte distance de là, tourna Colditz et vint poser une batterie de vingt canons sur le village de Komischau, d'où elle pouvait balayer la grande route. Par contre-coup de ce mouvement, les ennemis évacuèrent aussitôt la ville; celle des divisions prussiennes, qui passa sous la batterie, laissa nombre de morts sur le chemin.

(A continuer).

naient. M. Charles, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand, avait annoncé une conférence sur les *Visionnaires au dix-neuvième siècle*. Le sujet était attrayant; il a un petit air de mystère qui ne déplaît jamais aux imaginations. Pour parler convenablement des visionnaires, n'allait-on pas soulever le voile derrière lequel s'abrite la thaumaturgie moderne, séduisant tour à tour et les intelligences les plus distinguées et les êtres les plus vulgaires et les plus grossiers? C'était donc un thème admirablement choisi, surtout pour un philosophe habitué à jouer avec toutes les subtilités de la métaphysique, apte aux fines distinctions de l'analyse psychologique, et en même temps capable de mettre au service de son exposition toutes les ressources d'une langue que, par son état, il doit posséder à fond. Il y a eu de tout cela dans ce que nous a dit M. Charles. Mais l'ensemble n'était pas fondu assez harmonieusement pour mériter nos applaudissements et notre approbation complète. Le *Spiritisme* sous toutes ses formes a fait le fond de la conférence. Tour à tour, somnambulisme, tables tournantes, médiums ont été étalés devant nos yeux avec une impartialité que nous nous plaisons à reconnaître et à constater. C'était quelque chose, ce n'était pas assez. Pour un pareil sujet, quelques expériences personnelles auraient mieux valu, auraient eu plus de poids que tous les faits ramassés dans des publications plus ou moins équivoques. Comme le médecin, le philosophe est ou doit être un expérimentateur. Il doit chercher partout et se défier plus que tout autre des *médiums mercenaires qui sont toujours hospitaliers*. Là peut se trouver le commerce qu'alimentent les bonnes gens crédules, mais point le fait scientifique qui est important à connaître pour le penseur. Un billet qui porte : « *Je n'existe pas*. SATAN. » fait et fera toujours rire en France, où nous sommes tous quelque peu fils de Voltaire. Mais ce rire ne détruit pas les mille phénomènes sérieux observés de toutes parts par des gens instruits et dignes de foi.

C'est là que nous attendions la science philosophique. Elle s'est retournée vers sa sœur, la physiologie, et l'a appelée à son aide. Tout ce dont nous venions chercher l'explication a été mis au rang de ces accidents bizarres que produit le sommeil nerveux, soit qu'il arrive naturellement, soit qu'il soit produit par artifice. Ces accidents ont été constatés, signalés, sinon expliqués par les médecins de tous les temps, et le philosophe Emerson est le seul, à notre connaissance, qui en ait fait l'objet de ses études psychologiques. Dans les paroles de M. Charles, peu s'en est fallu que nous n'ayons trouvé quelques-unes des pages éloquentes écrites par Broussais dans une préface célèbre, en 1828. A cette époque aussi, il y eut une levée de boucliers parce que l'éminent physiologiste se gendarmait contre les prétentions excessives du Spiritualisme philosophique. Aujourd'hui, les spiritualistes eux-mêmes sont heureux de se renfermer dans les limites scientifiques que traçait la physiologie. »

Georges BELL.

Sans nous prononcer sur l'appréciation de M. Georges Bell, nous constatons seulement l'importance que prend chaque jour le Spiritisme, puisqu'il est aujourd'hui jugé digne d'occuper l'attention du monde savant, et d'être l'objet d'une critique dans des conférences que S. Exc. le Ministre de l'instruction publique a quelquefois honorées de sa présence.

A. L.

HISTOIRE DE DON BERNARDO DE ZUNIGA

En citant certains passages du testament de M. Chauvelin, nous avons déjà donné la réponse à la question que nous avions posée : Alexandre Dumas est-il spirite? Chaque jour des preuves nouvelles nous sont fournies pour appuyer notre affirmation.

En signalant seulement à nos lecteurs qui voudront la connaître une nouvelle du même auteur, ayant pour titre : *les Étudiants de Bologne*, dans laquelle on trouve encore des faits de médianimité voyante, d'apparitions et d'action directe des esprits de personnes mortes, nous rappellerons cette fois à nos lecteurs une histoire racontée par l'illustre romancier.

Son fils et lui, avec quelques amis, allaient, en traversant l'Espagne, faire une partie de chasse dans la Sierra-Morena, ayant pour guide un personnage qui a pris nom : le Torero, qui les attendait dans la montagne, leur promettant la plus belle chasse possible.

« Le Torero s'était emparé de moi, dit-il, il se chargeait de me placer ainsi que mon fils ; c'était nous dire que, dans son opinion du moins, il nous réservait les meilleurs endroits.

Arrivé à celui qu'il me destinait, je m'arrêtai, j'apprêtai ma carabine ; c'était une excellente arme à deux coups, ayant un couteau de chasse pour baïonnette et se chargeant avec des balles pointues.

Le Torero me pria de faire l'opération devant lui, pour qu'il en vît le mécanisme ; elle se chargeait par la culasse : c'était la première fois qu'une arme semblable éveillait sa curiosité.

Il l'examina avec la plus grande attention, me la rendit ; puis, sans regret, sans jalousie, se mit lui-même à charger son fusil à un coup avec des bourres de papier qu'il déchira à même d'une petite brochure manuscrite.

Après quoi, m'ayant recommandé le silence, il emmena mon fils.

Resté seul, j'examinai le paysage. Nous enceignions une haute montagne pareille à une pyramide et toute couverte de lentisques et d'arbousiers de six à huit pieds de hauteur. De place en place, comme d'énormes verrues, apparaissaient, au milieu du vert foncé du taillis, les rochers de grès aux formes arrondies ; au-dessous de mes pieds était un petit vallon circulaire qui dessinait la base de la montagne et remontait en s'évasant tout autour d'elle, pareil aux bords d'un chapeau. Toute cette portion, un peu moins fourrée que la pyramide, permettait d'apercevoir entre les buissons les animaux que les chiens, appuyés par les chasseurs, allaient nous rabattre.

Le Torero m'avait prévenu que nous en avions pour une demi-heure avant que la chasse commençât. Je jetai donc les yeux autour de moi, en me demandant ce que j'allais faire de cette demi-heure ; dans cette investigation topographique, j'aperçus à terre le cahier à la couverture duquel le Torero avait déjà emprunté deux bourres, que sans doute il avait cru remettre dans sa poche, et qu'il avait mis à côté.

Je le ramassai, je me couchai à l'ombre d'un arbousier, dont les fruits rouges, pareils à de grosses fraises, se balançaient au-dessus de ma tête, et je lus :

Historia maravillosa de don Bernardo de Zuniga.

C'est-à-dire :

Histoire merveilleuse de don Bernardo de Zuniga.

Cette chronique était manuscrite, et par conséquent, selon toute probabilité, inconnue.

Comme elle est courte, et que la chasse, au lieu de commencer au bout d'une demi-heure, n'avait commencé qu'au bout de quarante-cinq minutes, j'avais eu le temps de la lire depuis A jusqu'à Z, lorsque les chiens donnèrent leur premier coup de voix.

La voici. »

La première partie de cette histoire nous apprend qu'en 1492, don Bernardo de Zuniga, troisième fils de Pierre de Zuniga, comte de Bagnares et marquis d'Ayamonte, revenait dans sa patrie, au château de Béjar, après dix ans d'absence, passés au service d'Isabelle la Catholique.

Notre héros, noble chevalier de l'ordre d'Alcantara, était un homme de trente-cinq à trente-six ans, maigri par les fatigues autant que par les blessures dont il n'était pas encore guéri.

Lorsqu'il quitta le toit paternel, il y avait laissé, outre deux frères, une jeune cousine orpheline, nommée Anne de Niébla, destinée au frère aîné de Bernardo, décédé pendant l'absence de ce dernier. Après la mort de celui qui devait être son époux, Anne de Niébla entra au couvent de l'Immaculée-Conception, de l'ordre de Calatrava, et y prononça ses vœux.

Près du couvent se trouvait une fontaine, qui, à raison des guérisons attribuées à la vertu de ses eaux, était appelée la Fontaine-Sainte. Le premier soin de Bernardo fut d'y faire un pieux pèlerinage, pour obtenir la guérison de ses blessures ; et, un jour qu'il s'y trouvait, il y fit la rencontre d'Anne de Niébla, accomplissant elle-même un pèlerinage à la suite d'une grave maladie qui l'avait conduite aux portes du tombeau.

Ni l'un ni l'autre ne se nommèrent ; mais Bernardo, qui n'avait entrevu le visage de la jeune religieuse que dans le miroir de la fontaine, fut ébloui de sa beauté ; il apprit son nom par un homme de sa suite.

A partir de ce moment, le chevalier n'a plus qu'un désir, celui de revoir Anne de Niébla. Il assiste à une messe à la chapelle du couvent, c'est une messe mortuaire ; un catafalque est dressé dans le chœur, couvrant les dépouilles mortelles d'une religieuse du couvent ; tous les assistants étant sortis, en passant devant un confessionnal, don Bernardo de Zuniga l'ouvrit, y entra et le referma sur lui.

« Personne ne le vit, dit l'historien.

Les portes de l'église crièrent sur leurs gonds. Bernardo entendit grincer les serrures. Les pas du sacristain effleurèrent le confessionnal où il était caché, et s'éloignèrent. Tout rentra dans le silence.

Seulement de temps en temps, dans le chœur toujours fermé, on entendait le froissement d'un pas sur la dalle, puis le murmure d'une prière faite à voix basse.

C'était quelque religieuse qui venait dire les litanies de la Vierge sur le corps de sa compagne morte.

Le soir vint, l'obscurité se répandit dans l'église, le chœur resta éclairé, transformé qu'il était en chapelle ardente.

Puis la lune se leva, un de ses rayons passa à travers une fenêtre et jeta sa lueur blafarde dans l'église.

Tous les bruits de la vie s'éteignaient peu à peu au dehors et au dedans ; vers onze heures, les dernières prières cessèrent autour de la morte, et tout fit place à ce silence religieux particulier aux églises, aux cloîtres et aux cimetières.

Le cri monotone et régulier d'une chouette, perchée selon toute probabilité sur un arbre voisin de l'église, continua seul de retentir avec sa triste périodicité.

Don Bernardo pensa que le moment était venu d'accomplir son projet. Il poussa la porte du confessionnal où il était caché, et allongea le pied hors de sa retraite.

Au moment où son pied se posait sur la dalle de l'église, minuit commençait à sonner.

Il attendit, immobile, que les douze coups eussent vibré lentement et se fussent perdus peu à peu en frémissements insensibles, pour sortir tout à fait du confessionnal et s'avancer vers le chœur ; il voulait s'assurer que personne ne veillait plus près de la morte, et que nul ne le dérangerait dans l'accomplissement de son dessein.

Mais au premier pas qu'il fit vers le chœur, la grille du chœur s'ouvrit, lentement poussée, et une religieuse parut.

Don Bernardo jeta un cri. Cette religieuse, c'était Anne de Niébla.

Son voile relevé laissait son visage découvert. Une couronne de roses blanches fixait son voile à son front. Elle tenait à la main un chapelet d'ivoire, qui paraissait jaune auprès de la main qui le tenait.

— Anne ! s'écria le jeune homme. — Don Bernardo ! murmura la religieuse.

Don Bernardo s'élança.

— Tu m'as nommé, s'écria don Bernardo, tu m'as donc reconnu ? — Oui, répondit la religieuse. — A la Fontaine-Sainte ? — A la Fontaine-Sainte.

Et don Bernardo entoura la religieuse de ses bras. Anne ne fit rien pour se dégager de l'amoureuse étreinte.

— Mais, demanda Bernardo, pardon, car je deviens fou de joie, fou de bonheur, que viens-tu faire ? — Je savais que tu étais là ! — Et tu me cherchais ?... — Oui. — Tu sais donc que je t'aime ?... — Je le sais. — Et toi, toi, m'aimes-tu ?

Les lèvres de la religieuse demeurèrent muettes.

— Oh ! Niébla ! Niébla ! un mot, un seul. Au nom de notre jeunesse, au nom de mon amour, au nom du Christ ! m'aimes-tu ? — J'ai fait des vœux, murmura la religieuse. — Oh ! que m'importent tes vœux, s'écria don Bernardo, n'en ai-je pas fait aussi, moi, et ne les ai-je pas rompus ? — Je suis morte au monde, dit la pâle fiancée. — Fusses-tu morte à la vie, Niébla, je te ressusciterais. — Tu ne me feras pas revivre, dit Anne en secouant la tête. Et moi, Bernardo, je te ferais mourir... — Mieux vaut dormir dans la même tombe que mourir séparés ! — Alors, que résous-tu Bernardo ? — De t'enlever, de t'emporter avec moi au bout du monde, s'il est nécessaire ; par-delà les océans, s'il le faut. — Quand cela ? — A l'instant même. — Les portes sont fermées. — Tu as raison ; es-tu libre demain ? — Je suis libre toujours. — Demain, attends-moi ici à la même heure, j'aurai une clef de l'église. — Je t'attendrai, mais viendras-tu ? — Ah ! sur ma vie, je te le jure ! Mais, toi, quel est ton serment, quel est ton gage ? — Tiens, dit-elle, voici mon chapelet.

Et elle lui noua le chapelet d'ivoire autour du cou.

En même temps don Bernardo embrassa Anne de Niébla, et, de ses deux mains, la serra contre sa poitrine ; leurs lèvres se rencontrèrent et échangèrent un baiser.

Mais au lieu d'être brûlant comme un premier baiser d'amour, le contact des lèvres de la religieuse fut glacé ; et le froid qui courut dans les veines de don Bernardo traversa son cœur.

—C'est bien, dit Anne, et maintenant aucune force humaine ne pourra nous séparer. Au revoir, Zuniga. — Au revoir chère Anne. A demain ! — A demain ?

La religieuse se dégagea des bras de son amant, s'éloigna lentement de lui, tout en retournant la tête, et rentra dans le chœur qui se referma derrière elle.

Don Bernardo de Zuniga la laissa rentrer, les bras tendus vers elle, mais immobile à sa place, et quand il l'eut vue disparaître, seulement il songea à se retirer.

Il réunit quatre bancs les uns à côté des autres, plaça quatre autres bancs, superposa une chaise à ces bancs, et sortit, comme d'avance il l'avait arrêté, par la fenêtre. L'herbe était haute et touffue, comme on la trouve d'habitude dans les cimetières ; il put donc sauter de la hauteur de douze pieds sans se faire aucun mal.

Il n'avait pas besoin d'emporter le portrait d'Anne de Niébla, puisque, le lendemain, Anne de Niébla elle-même allait lui appartenir.

(La suite prochainement.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

TRAVAILLEZ A VOUS AMÉLIORER

Médium : Mlle Du Vernay.

Purifiez vos cœurs, mes bien-aimés, purifiez vos cœurs et vos âmes de tout ce qui peut entraver leur essor vers les régions heureuses. Purifiez vos âmes de tout le vieux levain de l'égoïsme et de l'orgueil. Notre morale est toujours la même, direz-vous ; à qui la faute ? Scrutez vos consciences, descendez dans les replis les plus cachés, examinez scrupuleusement, sérieusement, et voyez si vos penchants ne sont pas les mêmes, si vos fautes ne sont pas aussi nombreuses. Hélas ! hélas ! les grands mots sont souvent sur vos lèvres, mais l'affection mauvaise est toujours dans le cœur. Travaillez donc à vous améliorer, élancez-vous hardiment dans la voie de la pénitence, de la mortification.

Quand je vous dis, mes amis, prenez votre croix sur vos épaules et marchez dans le sentier de la pénitence et de la mortification, je veux dire : Réformez vos penchants mauvais, imposez-vous des *mortifications spirituelles*, mais je ne veux point parler de ces barbares coutumes qui ont fait leur temps et consistent à infliger au corps une punition dont l'âme seule est coupable; c'est l'âme qu'il faut purifier.

Prenez votre croix sur vos épaules et suivez le Christ dans le sentier aride. Etouffez les germes impurs pour ne laisser vivre en vous que l'Esprit.

O mes bien-aimés, vous que Dieu a pris par la main pour vous conduire vers la montagne éternelle, vers la Jérusalem céleste, vous pour qui la Vérité déchire ses voiles, vous pour qui le soleil de justice adoucit ses rayons, vous qui recevez chaque jour le pur aliment de l'âme : oh ! ouvrez vos cœurs, ouvrez vos cœurs à la semence divine qui tombe de toutes parts, qui inonde le monde; marchez à la tête du progrès et de la régénération, ne mettez pas la lumière sous le boisseau, élevez-la au-dessus de vos têtes afin que ses lueurs bienfaisantes arrivent à tous, éclairent et échauffent tous les hommes. Que nos enseignements ne soient pas donnés en vain, que nos paroles fructifient; ne soyez pas comme des airains sonnants ou des cymbales retentissantes ; ne soyez pas des scribes et des pharisiens disant et ne faisant pas. Oh! pratiquez la sublime morale que nous vous prêchons ; que le fleuve divin de l'amour inonde vos âmes ; que la douce et suave charité habite parmi vous, que l'humilité vous accompagne.

Méditez souvent la vie de notre Maître à tous, Jésus; là vous trouverez un enseignement pour toutes les situations ; là est la voie, la Vérité et la vie !

UN AMI.

Après avoir remercié l'esprit qui a donné cet enseignement :

Nous sommes toujours heureux de répondre à votre appel, de faire entendre nos voix, de vous rappeler vos devoirs envers Dieu et envers les hommes. Venez souvent retremper vos cœurs à ce foyer d'amour que nous possédons; venez, quand votre foi a besoin d'aliment, quand votre âme est découragée, quand votre esprit est obscurci par les ombres terrestres ; venez avec confiance, nous possédons la vérité qui éclaire, nous connaissons les remèdes qui guérissent toutes les blessures, le baume qui calme toutes les douleurs. Ne craignez pas ; Dieu est amour et appelle tous ses fils à vivre de la vie large et pure de l'amour.

LA LIBERTÉ

CHANSON D'OUTRE-TOMBE

Médium : M. A. M.....

Je l'ai dit bien souvent : sur cette pauvre terre,
Si je ne fais des vers je reste sans amis ;
J'ai beau me retirer, des pauvres solitaires
On trouble le repos ; mais au destin soumis,
Je dois jusques au bout boire l'amer calice
Que Dieu, dans sa bonté, me donne en châtiment.
Espérons que bientôt, finira ce supplice,
Et qu'on me permettra de vivre sagement.

J'ai pu, quand la matière obscurcissait mon âme,
Croire qu'en versifiant je faisais mon devoir ;
J'ai chanté le bonheur, le vin, le jeu, la femme,
Et j'oubliai souvent l'Être dont le pouvoir
Conduit tout à sa guise, et qui dans sa colère,
Pour punir l'orgueilleux, se servit très souvent
Des vers que je faisais, au fond de ma chaumière,
Pour aller le frapper sur son trône d'argent.

Quelquefois à l'amour je consacrai ma muse.
(Car l'amour est bien beau quand on le comprend bien.)
Prenant la liberté, la nouvelle méduse,
Qui pétrifie d'effroi le monarque chrétien,
Je la lui montrai nue, avec son œil terrible,
Tenant d'un bras puissant son drapeau victorieux.
Il reculait tremblant ; mais le peuple paisible
Se mettait à genoux et se croyait heureux.

Oui, ce bonheur viendra et son heure s'approche ;
La loi d'amour verra l'égoïsme vaincu :
La douce liberté s'étend de proche en proche
Et son règne partout avec joie est reçu.
Dieu le veut ! Votre globle assez vit l'infamie ;
La régénération est envoyée des cieux :
Amis, recevez bien cette adorable amie ;
Par son avènement vous serez tous heureux.

BÉRANGER.

PETITE CORRESPONDANCE

M. C.. .., *à Blois*. — Votre abonnement allant jusqu'au 1er août, le numéro dernier vous a été adressé. Réclamez à la poste. Néanmoins, nous vous l'adressons avec celui-ci.

M. E.-P. L....., *à Strasbourg*. — Votre réclamation est juste ; vous recevrez satisfaction.

AVIS

Quelques personnes, en souscrivant ou en renouvelant leur abonnement, réclament la prime que nous donnions avant le 1er janvier.

Nous les prions de se rappeler que cette prime n'était offerte qu'aux personnes qui feraient remonter leur abonnement *au 1er février* 1864 et à celles qui, déjà abonnées, renouvelleraient leur abonnement *avant le 1er janvier* 1865, en ajoutant au prix de leur renouvellement 1 fr. 20 c., pour recevoir la prime *franco* par la poste. (Voir le no 45 du *Sauveur des Peuples*, première année.)

Le Directeur-Gérant : A. LEFRAISE.

BORDEAUX. — Imprimerie, A.-R. CHAYNES cours d'Aquitaine, 57.